Bombyx, ébloui, en proie à une émotion qu'il s'efforçait vainement de cacher, adressa cette prière au nabab :

—Nous avons cinquante mille francs de bénéfice. Ne trouvez-vous pas que c'est assez ?

Sur l'ordre formel de continuer, il se résigna ; mais un profond désespoir se lisait sur sa phyisionomie.

La délivrance était devant lui. Il n'avait qu'à étendre la main pour s'emparer de butin, et on l'obligeait à le livrer aux caprices du hasard.

Il pouvait — c'était son droit — lever quand même la banque.

Un scrupule de vieux joueur l'en empêcha.

Il ne se reconnaissait pas le pouvoir d'aller contre la volonté de l'homme généreux qui croyait à sa veine.

Du reste, les pontes, arrêtés dans leur élan par ces deux abattages successifs, se refroidissaient.

L'enjeu du troisième coup atteignit à peine six mille francs par tableau.

Bombyx se rassura.

Il allait, comme on dit, *jouer sur le velours.*

Il souhaitait presque de perdre, dans l'espoir que le nabab, voyant sa veine coupée, donnerait le signal de la retraite.

Le malheureux était à bout de forces. Il se balançait sur sa haute chaise comme un homme ivre.

Pour distribuer les cartes, il dut s'appuyer la tête sur le coude.

Cet effort accompli, il s'affaissa soudain, sans avoir pu vérifier son point.

Il n'était pas évanoni, mais il n'en valait guère mieux.

Ses deux voisins de table le redressèrent et le soutinrent.

C'était l'occasion ou jamais de prendre l'avis du commissaire de jeux. En bonne conscience, on aurait dû annuler le coup ; mais chacun des deux tableaux avait le point de *sept* et tenait à ce que le banquier annonçât le sien.

—Messieurs, dit le haut fonctionnaire du cercle des Amateurs-Réunis, j'estime qu'il faut attendre que le banquier soit remis de sa faiblesse. Lui seul a le droit de regarder son point.

Les deux cartes de Bombyx étaient rangées devant lui ; mais on n'en voyait que le dos, d'une blancheur virginale.

Quel point se cachait là-dessous ?

Le banquier murmura : " A boire ! " On lui fit servir un cordial.

L'incident n'avait pas duré moins dix minutes, qui parurent au siècle aux pontes des deux tableaux.

On s'inquiétait bien de savoir si l'infortuné Bombyx n'allait pas expirer devant sa fortune ! on avait hâte d'être fixé sur le résultat de ce troisième coup, dont toutes les probabilités étaient en faveur de la ponte.

—Excusez-moi, dit enfin Bombyx, je suis à vous.

Il releva ses cartes, vit son point, et s'écria en abattant :

—Encore neuf !

Sa veine persistance le rendait honteux. C'était trop de chance à la fois !

Il allait lever la banque, d'autorité, sans prendre l'avis de son commanditaire, lorsque ce dernier lui jeta ces mots :

—Continuez ! je le veux ! !

Bombyx, dominé par la volonté puissante de cet homme, donna le coup suivant et les autres.

Et sa veine prodigieuse, si prodigieuse que tout autre que lui eût été soupçonné de tricherie, se maintint d'un bout à l'autre de la taille.

Les deux financiers y laissèrent chacun leur matelas.

Banque-rasoir ! dans toute l'acception de ce terme si expressif.

Bombyx avait devant lui cent cinquante mille francs de bénéfice.

Et nulle puissance au monde ne pouvait les lui reprendre.

Le hasard avait accompli son œuvre.

Les cartes, épuisées, inertes, inoffensives, gisaient pêle-mêle dans le panier où la palette les rejette brutalement après chaque donne.

Le garçon d'appel apporta au banquier une énorme sibile dans lequelle s'engloutit le monceau d'or, de jetons et de billets bleus.

—La banque est aux enchères, annonça le croupier.

Mais personne ne répondit à cette invite.

Bombyx, soutenu par son commanditaire, se dirigea vers un petit salon réservé aux joueurs de whist.

Il tenait la sébile à deux mains, la serrait contre son cœur.

Il la déposa sur une table et, tombant dans un fauteuil :

—Dieu a eu pitié de moi, murmura-t-il. Chère femme... chers enfants... sauvés !... Je puis mourir maintenant....

Il ne voyait plus personne autour de lui,

Il suivait sa pensée.

Jacques les avait accompagnés. Un mauvais sourire de jalousie crispait ses lèvres.

Il trouva néanmoins des mots aimables, des inflexions caressantes pour complimenter l'étranger.

Ce fut lui qui se chargea de surveiller le change des jetons.

Le nabab avait repris possession de son portefeuille.

Il exécuta loyalement sa promesse.

Remettant à Bombyx soixante-quinze mille francs :

—Voici votre part, monsieur Kerlonnat. J'espère bien vous retrouver a Nice, la semaine prochaine. Il vous faut le bon soleil de la côte d'azur.

Nice ! Cet homme si puissamment généreux venait de Nice !

Un soupçon traversa l'esprit de Jacques.

Il revit en imagination le masque grotesque du bouffon de Piétro Ramez ; il entendit ses sinistres menaces : *Ton sang !.., J'aurai ton sang !*

Bientôt le petit salon se remplit de joueurs attirés par curiosité.

Des décavés se souvenaient d'avoir, après un retour de veine, glissé quelque monnaie dans la main du phtisique. A son tour, maintenant ! Il aurait du cœur, il ne refuserait pas de reconnaître, au centuple, le service rendu.

Mais tous reculèrent à la vue de ce spectre, dont le visage s'était couvert d'une pâleur mortelle.

Affaissé sur son fauteuil, les bras inertes, les yeux vitreux, Bombyx ne respirait plus que par saccades.

—Messieurs, dit l'étranger, veuillez vous retirer, l'air manque à ce malheureux. Qu'on coure chercher un médecin !

Des esculapes, il n'en manque pas dans les cercles-tripots, où tant de décavés luttent désespérément contre l'absence de fonds et de clientèle.

Tout justement, le docteur C..., qui tient l'officine d'un pharmacien de faubourg une clinique innommable, faisait sa correspandance au salon de lecture.

Il s'empressa d'apporter ses lumières de praticien à la côte.

C'était une de ces brutes qui se croient obligées de dire leur fait aux agonisants.

—Rien à faire ! déclara-t-il. Dans une heure, cet homme sera mort.

Et, froidement, le docteur C... retourna à son courrier.

Il ne restait plus dans le salon de whist que le mourant, le nabab, Jacques et le commissaire des jeux.

Toute une bande de soupeurs en état d'ébriété venait d'entrer bruyamment dans la grande salle. Le croupier recommença l'antienne :

—La banque est aux enchères.

Un instant après, la partie reprenait son cours, comme si rien d'anormal ne s'était passé au Cercle des Amateurs-Réunis.

Jacques ouvrit une fenêtre, pour renouveler l'air vicié par la fumée de tabac.

On espérait que Bombyx n'avait pas entendu l'arrêt fatal.

Il n'en etait rien.

Le malheureux se redressa en se cramponnant aux bras du fauteuil.

—Fermez la fenêtre, dit-il, je suis glacé.

Tournant vers l'étranger son regard éteint :

—Achevez votre œuvre de bonté, monsieur. Je voudrais faire mon testament, mais la force me manque pour tenir une plume. Envoyez chercher le notaire.

—J'y vais, monsieur Kerlonnat, dit le commissaire des jeux.

A l'étage au-dessus se trouvait fort à propos une étude de notaire.

Minuit sonnait. Selon toute probabilité, le tabellion devait être chez lui.

Le commissaire des jeux courut sonner à la porte de l'étude, qui s'ouvrit de suite.

Dans l'antichambre, éclairée par une haute torchère, un domesmestique veillait.

—M. Larmoiseau est-il là ? demanda le visiteur.

—Non, monsieur, il est au bal masqué chez M. le comte de Myrtil, avec sa dame et sa fille.

—Diable ! Où habite le comte de Myril ?

—A deux pas, monsieur, au no 8.

Le commissaire sortit précipitamment, dégringola l'escalier et courut à la maison indiquée.

Il accomplissait ce devoir avec d'autant plus de zèle qu'il espérait que l'infortuné Kerlonnat le coucherait pour " quelque chose " sur son testament.

La fête battait son plein chez le comte de Myril lorsque le commissaire des jeux du Cercle des Amateurs-Réunis fit demander Mtre Larmoiseau.

Le notaire, costumé en magicien, sortait d'un quadrille où il avait fait preuve d'une souplesse inconnue à ses confrères du commencement du siècle.

Il se rendit à l'antichambre en s'épongeant le front.

Le commissaire expliqua l'affaire en deux mots.

Rendons cette justice à Mtre Larmoiseau qu'il ne se fit pas trop tirer l'oreille.

Il enfila son pardessussus doublé de fourrure, se coiffa d'un claque et suivit le messager de Kerlonnat.

—Avez-vous un second notaire ? demanda-t-il en chemin.

—Non monsieur.

—En ce cas, il faudra quatre témoins au lieu de deux.